

Espace autogéré des Tanneries

Interview d'un occupant, octobre 2007

Cette interview a été réalisée dans le cadre de la rencontre entre l'espace autogéré et l'« appel des sans voix », et diffusée, dans sa version allégée, sur le site de la rappeuse Keny Arkana.

Qu'est-ce que l'Espace autogéré des Tanneries?

C'est un centre social, culturel et politique, qui a pris racine dans les anciens locaux administratifs des tanneries de Dijon, dont nous avons malheureusement gardé le nom (rires), que nous avons occupés en 1998 pour y mener nos projets. Comme cela n'a guère plu aux autorités, nos premières années d'existence ont notamment été consacrées à la lutte pour défendre le lieu contre la municipalité qui tentait de nous en expulser.

Sur les années, bien des choses ont changé, des milliers de personnes sont passées, des centaines sont restées et se sont impliquées, ont donné d'elles-mêmes pour façonner l'endroit, mais le projet est resté entier: celui d'un habitat collectif, affinitaire et politique d'un côté, celui d'un espace public d'activités, sans profit ni subventions de l'autre, avec au milieu, celui d'un centre de ressources activiste, à l'échelle locale mais aussi internationale.

Commençons par l'espace d'habitation:

pourquoi, comment?

Il y a déjà l'envie d'habiter ensemble, tout simplement, entre personnes qui partagent une sensibilité commune, des idées, des pratiques, des affinités. Faire vivre un projet collectif, partager ses galères et ses joies, expérimenter et apprendre à travers tout ça.

Et puis il y a l'envie de rompre l'isolement, aussi. D'apprendre, de réapprendre à être ensemble, à s'organiser, à rêver à plusieurs et à se donner collectivement les moyens de ce qu'on veut. On est dans un modèle de société très individualisé; c'est le chacun·e chez soi, chacun·e pour soi, où chaque personne soigne sa petite carrière, et apprend à grimper sur le dos des autres pour espérer gravir l'échelle sociale et trouver une position privilégiée. Comme chacun·e sait, le pouvoir aime "diviser pour mieux régner". Or, vu que tout le monde est atomisé, dur de se retrouver pour agir et ébranler l'ordre des choses.

Face à ça, on cherche à développer du commun, à intensifier nos liens, à faire émerger des perspectives collectives. Mais comme on est tou·te·s le fruit de cette société, il y a du boulot, pour casser les instincts de compétition qu'on nous a inculqués, déconstruire les rapports d'autorité et d'oppression qui existent aussi entre nous. Il ne suffit pas de mettre un badge ou un t-shirt révolté pour se trouver débarrassé du jour au lendemain de la culture sexiste et patriarcale dont on a été gavé·e·s, du racisme intériorisé par notre société post-coloniale, entre autres discriminations rusées.

Du coup, vivre ensemble, c'est aussi se confronter à cette réalité: le problème, ce n'est pas juste "le pouvoir", au loin là-bas; c'est aussi les rapports sociaux qui nous traversent. En fait, tous et toutes, dans nos comportements au quotidien, on reproduit des schémas de domination, à divers degrés: entre le mec qui laisse les filles faire la vaisselle et à bouffer, la grande-gueule qui prend toute la place et empêche les autres de s'exprimer, où le blanc classe moyenne qui va parler des gens des cités sans avoir idée de leurs vécus particuliers, il y a plein de situations "banales" qui sont en fait vraiment chargées.

Alors entre nous, on essaie d'entretenir une vigilance bienveillante par rapport à ça, d'en discuter et d'avancer. En clair, on ne part pas du principe qu'on est "entre bons", mais plutôt qu'on a tous et toutes à apprendre, et que ce n'est pas juste en le disant qu'on arrive à des rapports d'égalité. Ceci dit, on ne croit pas qu'il suffisse de réfléchir entre nous pour ébranler la société, sinon on serait déjà parti·e·s loin d'ici (rires). Non, jusque là, on a choisi de rester au milieu de la machine et de mettre des clefs dans les engrenages comme on peut, par les luttes, par nos activités...

Justement, passons à l'espace d'activités: que se passe-t-il aux Tanneries?

Bon, là encore, c'est très pluriel. Chaque semaine ou presque, il y a des concerts. La programmation s'efforce d'être variée, avec du punk, du hardcore, du hip-hop, du ska, des musiques électroniques, du métal, et plus rarement du ragga, du folk, du dub ou du jazz, sans oublier un concert de musique classique, car ouais, c'est arrivé une fois! Ceci dit, on ne cherche pas à favoriser un type de musique en particulier, même si les gens qui organisent les concerts ont tendance à accueillir des groupes qui leur plaisent, mais plutôt une démarche. Tous les groupes qui sont passés aux Tanneries depuis 10 ans s'inscrivent à divers degrés dans la musique indépendante, hors des circuits des gros labels. À l'image du lieu, la plupart sont engagés, voire très engagés politiquement, et partie prenante du mouvement « Do It Yourself » (DIY), une contre-culture musicale et politique issue de la mouvance anarcho-punk des années 80-90.

Pour nous, cela implique plusieurs choses: refus du star-system, puisque l'on s'efforce au contraire de gommer l'écart entre les musicien·ne·s et le public, de ne pas avoir des "artistes" d'un côté, et des "consommateurs" de l'autre; refus des logiques de profit, parce que la musique peut ne pas être un produit, et parce que nous voulons que les concerts soient des espaces de rencontre ouverts au plus grand nombre. C'est la raison pour laquelle le prix des concerts est fixé à 4€ maximum, 5€ pour les concerts de soutien, parfois prix libre, voire gratuit quand on peut se le permettre. Évidemment, il s'agit aussi de créer un espace public dans lequel les habituels comportement sexistes, homophobes ou encore racistes ne sont pas les bienvenus... et puis au delà des concerts, le DIY, c'est aussi le boycott des gros labels, et l'autoproduction. Par exemple, Maloka, asso qui est partie prenante de l'espace autogéré depuis ses débuts, est aussi un label indépendant, qui sort régulièrement des disques.

Ceci dit, bien que les concerts soient l'une des raisons principales pour lesquelles beaucoup de gens nous connaissent à Dijon et ailleurs, il faut bien avouer qu'il ne s'agit que d'une petite partie des activités. Avec le collectif PRINT, nous avons mis en place un "hacklab", un espace d'informatique alternative fonctionnant uniquement avec des logiciels libres, développés de manière coopérative par des bénévoles de par le monde. On y organise des ateliers d'initiation à l'informatique et des échanges de savoirs; on y récupère des ordinateurs qu'on retape, soit pour les utiliser, soit pour les redistribuer à des projets ou à des gens; on y utilise et on y développe des logiciels libres, comme Debian GNU/Linux, qui est une alternative complète à Microsoft Windows; on essaie d'y faciliter la rencontre entre informatique dissidente et projet militant. Avec la place que prennent les ordinateurs dans la société de contrôle d'aujourd'hui, il nous semble important de ne pas être complètement dépassés par ces outils, et de s'affranchir des multinationales du logiciel en même temps.

On dispose également d'une zone de gratuité dont le concept est simple: espace hors-économie, tout est gratuit! L'idée générale, c'est celle d'un outil pratique pour court-circuiter la consommation en facilitant le recyclage. Chez nous, on y trouve essentiellement des vêtements, mais à Berlin, par exemple, d'autres espaces autogérés ont mis en place de grands "magasins gratuits" avec pignon sur rue. Dans la continuité de cette idée de rompre avec le consumérisme, certain·e·s d'entre nous ont mis en place un potager bio de l'autre côté du boulevard, sur un terrain que la municipalité voisine semble avoir oublié depuis longtemps. Évidemment, on est loin d'arriver à l'autonomie alimentaire, mais c'est toujours ça de pris à l'industrie! Il y a quelques années, on avait d'ailleurs mené des actions de "guérilla jardinière" en ville, en installant des plants de tomates et autres légumes au pied d'arbres et de bacs à fleurs du centre-ville, avec des panneaux et des pochoirs incitant les gens à se réapproprier ces espaces verts et à désertier les supermarchés. Manifestement, ça n'a pas suffi à renverser le capitalisme, mais on peut toujours re-essayer (rires).

On "cultive" aussi un infokiosque, avec une quantité de brochures et de bouquins sur des sujets qui nous passionnent et qu'on a envie de diffuser: de l'anarchisme au féminisme, en passant par "l'écologie", sans oublier ceux qu'on n'a pas choisis mais qui s'imposent à nous, hélas, avec régularité: répression, prison, contrôle social, etc. On distribue ça notamment lors des concerts et autres activités, ou sur des événements auxquels nous sommes invités. Bref, on rédige un peu, on photocopie beaucoup, on diffuse ce qui nous semble précieux. Et depuis peu est venue s'ajouter une bibliothèque, qui a été construite au fur et à mesure d'une série de chantiers collectifs, lors desquels des gens d'un peu partout sont venus nous aider. Contrairement au reste du bâtiment, elle n'est pas en brique et en ciment, mais en palettes, paille, terre et chaux. Ainsi, elle n'a presque rien coûté, tient les bouquins et leurs lecteurs bien au chaud, et repose sur des matériaux écolos. Elle contient le riche fond de livres d'une bibliothèque clandestine qui a circulé de squat en squat sur les pentes de la Croix Rousse à Lyon dans le début des années 90, ainsi que des collections personnelles, et sera ouverte lors de permanences mensuelles, voire plus s'il se trouve des motivé·e·s.

Bon, à part ça, il y a un atelier de sérigraphie pour faire nous-mêmes nos t-shirts et des affiches parfois, un labo de développement photo, une salle de répétition pour des groupes, des performances théâtrales, des conférences-débats, des projections vidéos et un ciné-club, partagé entre rétrospectives de films de zombies et soirées popcorn-années 80, une table de ping-pong pour des tournois situationnistes, et divers espaces de réunion et de rencontres collectives, qui nous permettent d'accueillir des groupes de gens pour des chantiers, des préparations d'actions, des réunions...

Parle nous un peu de la dimension politique du lieu...

Elle est inhérente à toutes nos activités, mais se manifeste plus clairement à des moments, lorsque le lieu accueille, par exemple, la conférence européenne de l'Action Mondiale des Peuple, un réseau international anti-autoritaire et anticapitaliste. C'était en août 2006. Deux semaines durant, l'espace a été occupé par plusieurs centaines de personnes, pour des ateliers, des débats, des repas collectifs, des assemblées et traductions simultanées en quatre langues, avec pour grands thèmes: squats et espaces autonomes, luttes numériques et serveurs Internet alternatifs, et, enfin, retour sur u printemps de révoltes en France et le mouvement dit "anti-CPE".

De manière moins spectaculaire, le lieu accueille très régulièrement les réunions et chantiers de projets politiques divers: il y a infokiosques.net, par exemple, qui est un site Internet de mise à disposition de brochures à photocopier et distribuer; Indymedia, un réseau de médias indépendants, qui donne aux militant·e-s des outils pour communiquer directement, sans passer par le contrôle et la censure des grands groupes de presse; ou encore le système d'exploitation libre Debian, dont des développeurs se retrouvent parfois aux Tanneries pour corriger des failles et travailler ensemble pendant un temps. Sur un registre moins technologique, on peut mentionner la Caravane Permanente, qui est un projet d'"espace autonome itinérant" qui sillonne la France avec élos et camions, afin de créer du lien entre divers projets, entre la ville et la campagne, entre autres initiatives qui se réunissent ici de temps en temps.

Il est aussi important pour nous que le lieu puisse être un espace ressource localement, pour faciliter l'organisation d'initiatives, de manifestations, etc. Mais au delà du local, le lieu est inscrit dans une nébuleuse internationale d'espaces autonomes, de collectifs, de projets, avec lesquels nous sommes en lien, à qui nous filons des coups de main, et vice versa. Quand nous avons du relancer la lutte de défense du lieu en mars 2007, il y a eu des messages de solidarité venant de partout en France, mais aussi des manifestations de soutien à Copenhague, Berlin et Barcelone. Très clairement, nos pratiques sont loin d'être uniques, et se retrouvent dans une myriade d'espaces dispersés partout dans le monde, bien que ce type de lieu soit de plus en plus menacé, à Genève, à Amsterdam, à Barcelone et ailleurs. Nous sommes d'ailleurs partie prenante d'une mobilisation de squats et espaces autonomes à l'échelle européenne, visant à résister ensemble à la multiplication des expulsions, avec deux jours d'évènements décentralisés en avril 2008.

Revenons un peu sur l'histoire du lieu: comment tout cela a-t-il commencé?

À la fin des années 90, à Dijon, il y avait Maloka, un collectif autour duquel se sont peu à peu retrouvées diverses sensibilités libertaires. Les activités tournaient alors beaucoup autour de la contre-culture musicale: label indépendant, distribution de disques, fanzines et brochures engagés, et organisation régulière de concerts. Un restaurant végétalien hebdomadaire était aussi organisé au local libertaire du centre-ville, et constituait, avec les concerts, le point de ralliement de ce milieu, où musique contestataire et action politique allaient de pair.

De ce mélange sont nées de plus en plus d'initiatives d'actions et de manifestations, et, largement inspiré·e·s par les mouvances écologistes radicales anglaise, le mouvement d'opposition à la construction autoroutière en Grande-Bretagne et particulièrement le collectif « Reclaim The Streets », nous avons organisé une série de manifestations et d'actions dans les rues dijonnaises, pour la réappropriation de la ville par ses habitant·e·s, contre la culture de bagnole et l'industrie du pétrole, etc. Je crois que c'est aussi dans ces pratiques collectives et cette fièvre d'action que nous nous sommes rencontrés, et qu'ont germé l'insolence et le sentiment de possibles qui nous ont permis ensuite d'ouvrir Les Tanneries.

Quoi qu'il en soit, le projet de l'espace autogéré n'a véritablement émergé que lorsque le bar dans lequel nous organisions nos concerts a fermé. Sans espace pour organiser de tels événements, nous avons organisé quelques concerts sauvages, avant d'envisager l'occupation permanente d'un espace. Cette inspiration et cette envie, on la doit essentiellement, je crois, aux voyages à l'étranger que beaucoup d'entre nous avons fait à cette période, en Angleterre et en Hollande notamment, où la rencontre avec des centres sociaux squattés nous a mis des étoiles plein les yeux et l'envie, une fois rentré chez soi, de recréer ce type d'espace de liberté. C'est après une première tentative infructueuse, une année avant, qu'on s'est préparés pour de bon, fin octobre 1998, et que l'espace autogéré des Tanneries est né.

Pourquoi avoir choisi le squat comme mode d'action?

Alors au départ, il y a le constat que dans chaque ville, il y a des milliers de mètres carré qui sommeillent, pendant que des centaines de personnes, de l'autre côté, n'ont nulle part où aller, que tant d'autres vivent dans des conditions merdiques, sans oublier tous les projets qui n'ont nulle part où se réaliser, toutes les associations qui font la queue pour demander un local qu'elles n'obtiendront peut-être jamais. C'est un premier sentiment d'absurdité, et, pour nous, un appel à réquisitionner ce qui n'est pas utilisé. Ensuite, on se rend compte que ces mètres carrés ne sont souvent pas vides par hasard, mais qu'ils le sont laissés sciemment par leurs propriétaires, pour faire de l'argent en spéculant. C'est encore pire, et l'appel est d'autant plus fort.

Du coup, pour nous, squatter, ce n'est pas juste répondre à une nécessité, c'est aussi et surtout un choix politique. C'est s'attaquer à la tranquillité de ceux qui dealent du vide là où il y pourrait y avoir de la vie; c'est critiquer en actes une propriété privée qui permet l'accumulation par quelques uns au détriment des autres, c'est y opposer la propriété d'usage, et l'autogestion des logements par leurs habitant·e·s; c'est montrer qu'on n'a pas besoin des propriétaires et de leur racket pour vivre, entretenir un bâtiment et y réaliser nos idées, bien au contraire.

Et puis abolir le loyer, c'est réduire notre besoin d'argent, donc réduire notre dépendance au travail salarié, donc se dégager du temps pour mettre en place des structures autogérés, justement, et, pourquoi pas, essayer de vivre plus pleinement. Le squat est un moyen qui ouvre plein de portes, au sens propre comme au sens figuré (rires). On peut ainsi ne plus "perdre sa vie à la gagner", mais s'investir dans des activités choisies, donner de son temps à ce qui nous anime vraiment, créer son environnement et le vivre pleinement...

Pour vous, ça ne s'est pas fait sans heurts avec la municipalité..

Que s'est-il passé, et comment êtes vous parvenus à rester?

Oui, c'est le moins qu'on puisse dire. Les locaux appartenait à la municipalité, et ceux-ci avaient beau être complètement abandonnés depuis des années, c'est notre expulsion qui a presque immédiatement été demandée. Ça a été le début de quatre ans de joyeuse résistance, au terme desquels la mairie a capitulé. Le raisonnement était simple, et reste d'ailleurs d'actualité: nous laisser les locaux, ou voir le centre-ville occupé par des manifestations de solidarité, des concerts sauvages, des actions...

Ceci dit, la trêve a été de courte durée. En 2002, la mairie socialiste, après avoir gagné les élections en disant notamment qu'elle nous laisserait en paix, a essayé de détruire la salle de spectacles qu'on avait mis 4 ans à mettre aux normes. On a eu la chance de l'apprendre et de réagir au quart de tour en occupant la Mairie, en s'invitant à leurs meetings électoraux avec banderoles et prises de parole, etc. Résultat: une semaine plus tard, le maire signait une convention nous autorisant à rester dans les locaux. Et bien que l'idée de signer avec la mairie ne nous ait pas réjoui, ce compromis nous a alors semblé d'autant plus acceptable qu'il a permis d'inscrire le lieu dans le long terme, et de consacrer nos énergies à le développer plutôt qu'à seulement nous battre pour qu'il puisse exister.

Néanmoins, nous avons eu une nouvelle fois la mauvaise surprise de découvrir, en mars de cette année, que la mairie planifiait en toute discrétion de vendre le terrain sur lequel nous sommes installés à la Générale de Santé, pour y construire un méga-complexe hospitalier privé. Nous avons donc relancé la mobilisation, et après une occupation du conseil municipal, des centaines de lettres de protestation, des affiches collées partout dans la ville, des actions de soutien à l'étranger et une première manifestation se soldant par une occupation aérienne du parc de la Mairie pendant 24h, nous avons gagné, obtenant prolongation de notre convention jusqu'en 2011.

La morale de l'histoire, c'est que tout ce que nous avons obtenu depuis des années l'a été par la mobilisation collective et le rapport de force. Nous n'avons jamais rien eu en demandant poliment, mais nous avons toujours constaté, par contre, que la lutte payait. On se croit trop souvent impuissant face aux institutions, mais c'est peut-être là le plus grand pouvoir qu'elles ont. Si on brise l'illusion qui nous fait croire qu'on n'est rien, qu'on ne peut rien, et si, ensemble, on se donne les moyens...

À quoi ressemble le mode d'organisation?

On s'organise de manière horizontale, sans chef, sans hiérarchie. En gros, il n'y a pas de "responsable", chose que la Mairie, notamment, a toujours eu du mal à comprendre. Quant aux décisions, elles sont prises par consensus, lors de réunions ou d'assemblées régulières. Ça veut dire qu'il faut parfois discuter longtemps pour trouver un accord, mais ça permet de faire en sorte que certain·e·s ne se sentent pas lésé·e·s ou non-représenté·e·s.

Après, si la théorie semble facile, la pratique l'est parfois moins, notamment lors de grandes assemblées, à plusieurs dizaines de personnes voire plus, où beaucoup de gens veulent parler, où certains prennent trop souvent la parole par rapport aux autres, etc. Pour gérer ça au mieux, on a expérimenté et adopté diverses méthodes au fil des années, qui sont très utilisées dans les cercles activistes en Europe du Nord. On prend notamment des tours de parole, et on a parfois recours à un facilitateur, qui veille à ce qu'on suive l'ordre du jour, à ce qu'on avance en faisant des résumés réguliers et en proposant des points de consensus. Évidemment, il faut que ces rôles tournent, pour ne pas créer de spécialisations et des postes de pouvoir.

Du reste, on ne voit pas tout en une réunion, mais on fonctionne avec des "groupes de travail" plus ou moins réguliers. Certaines réunions sont plutôt fermées, comme celle du collectif d'habitant·e·s, qui y aborde les questions internes de cohabitation et la gestion du quotidien, et d'autres sont publiques, comme celles, mensuelles, du groupe programmation et du groupe d'activités. De temps à autres, nous organisons des assemblées générales et autres moments de rencontre, lors desquelles les personnes intéressé·e·s peuvent venir proposer des projets ou contribuer à l'existant. Et puis le reste du temps, c'est dans l'informel que se font les rencontres, que se tissent des projets, que l'espace autogéré vit et va de l'avant...

*octobre 2007,
un habitant*

Quelques liens pour aller plus loin...

Espace autogéré des Tannereries:	http://squat.net/tanneries/
Hacklab PRINT:	http://print.squat.net/
Maloka:	http://malokadistro.com/
Infokiosques.net:	http://infokiosques.net/
Action des squats 2008:	http://april2008.squat.net/
Action Mondiale des Peuples:	http://pgaconference.org/